HAL
open science

Simon

Catherine Mariette

To cite this version:

Catherine Mariette. Simon. Dictionnaire George Sand, 2015. hal-01934416

HAL Id: hal-01934416

https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01934416v1

Submitted on 26 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SIMON

Dates: Dans la brève notice de 1853 qui accompagne la publication du roman dans les *Œuvres illustrées* des éditions Hetzel, G. Sand note: « *Simon* vint, je crois, en 1836, vers le même temps que *Mauprat**. » Dans les faits, *Simon* s'écrit en deux temps : alors que G. Sand avait annoncé à Buloz*, fin août 1835, un « volume fait- tout prêt à mettre sous presse » (*Corr*., t.III, p. 22), elle se ravise en septembre et réclame à Buloz* son manuscrit qu'elle complète rapidement des trois derniers chapitres à la fin du mois de décembre. Au début de janvier 1836, elle confie la correction des épreuves à Emmanuel Arago avant la parution du roman en feuilleton dans *La Revue des Deux Monde* (livraisons des 15 janvier, 1er février et 15 février). Le roman sort en volume in-8° chez Félix Bonnaire et Victor Magen dès 1836.

Manuscrit: Le manuscrit autographe, dédicacé de manière codée à Marie d'Agoult*, est conservé à la Bibliothèque de la Fondation Bodmer, Cologny, à Genève. Il se compose de 142 feuillets et comporte de nombreuses ratures.

Analyse: L'action de *Simon* se déroule dans un petit village de la Marche, proche de Guéret, entre 1824 et 1830. Le premier chapitre du roman s'ouvre sur le retour au pays du seigneur de Fougères, riche émigré ayant acquis sa fortune comme négociant en Italie* sous le nom de Spazetta et qui vient de racheter son château* aux paysans Mathieu, propriétaires de ses terres depuis la vente des Biens Nationaux. Veuf d'une Italienne*, M. de Fougères est accompagné de sa fille, l'énigmatique Fiamma, dont le passe-temps favori est de se promener dans la campagne sur son cheval Sauvage. Dans le village de Fougères, en contrebas du château*, vivent Jeanne Féline, vieille paysanne* républicaine aux mœurs sévères et à la sagesse antique, Simon, son fils, Maître Parquet, avoué épicurien plein de bon sens, et sa fille, Bonne: « Ce voisinage intime avait permis aux deux familles de se connaître et de s'apprécier. » (p.32). Simon, tout juste reçu avocat au prix d'un travail acharné, erre dans la campagne, en proie à une mélancolie indéfinissable: « Simon portait au-dedans de lui-même la lèpre qui consume les âmes actives lorsque leur destinée ne répond pas à leurs facultés. Il était dévoré d'une inquiétude sans cause et d'une impatience sans but (…) » (p.34) [Voir **Difficulté d'être et mal du siècle**]. C'est au cours d'une de ces errances qu'il croise la belle Fiamma, d'abord en compagnie de son père, puis une seconde fois, seule, alors qu'elle se débat avec un milan que Simon a blessé au cours de sa chasse matinale. Le jeune homme la sauve des griffes du rapace, qui sera nommé Italia en l'honneur de la jeune fille, italienne par sa mère. Il entame avec elle un dialogue politique* où, à sa grande surprise, Fiamma dévoile ses idées républicaines, contraires à celles de son père, mais conformes à celles de Simon Féline ; « puis il alla s'enfermer dans sa chambre, et, jetant sa tête dans ses mains, il resta éveillé jusqu'au matin dans un état d'ivresse impossible à décrire » (p. 67). Effrayé de la découverte de cet amour qu'il juge impossible en raison des préjugés de classe, il décide de s'éloigner: « Il se disait que la société ayant posé une barrière insurmontable entre celle-là et lui, il ne devait pas se nourrir d'illusions auprès d'elle. » (p. 68). À son retour, il assiste à une scène touchante : les trois femmes (la vieille Jeanne Féline, Bonne Parquet et Fiamma) sont paisiblement rassemblées sous l'œil bienveillant

d'Italia, dans la maison Féline: pendant son absence, en effet, par l'entremise de Bonne, Jeanne a fait la connaissance de Fiamma qu'elle appelle désormais sa fille. Ce tableau inattendu le trouble profondément et augmente encore son amour.

Interrogée par Maître Parquet sur l'étrange froideur qu'elle témoigne à son père, Fiamma laisse entendre qu'elle possède un douloureux secret*. Au chapitre IX, intervient une péripétie qui contrarie fort Simon: le Marquis d'Asolo, cousin italien* de Fiamma, fait un séjour prolongé chez M. de Fougères. Les conversations politiques* entre les deux cousins les rapprochent: ils sont tous deux animés d'une fièvre républicaine qui fait l'objet de leurs discussions passionnées au cours de leurs promenades à cheval. Mais un jour, alors qu'elle est résolue à éclaircir la nature du sentiment qu'éprouve le Marquis d'Asolo à son égard, Fiamma aperçoit Simon, à cheval, sur la route de Guéret, qui part avec ses bagages. Le cousin italien se moque de l'allure paysanne du jeune homme dont Fiamma prend immédiatement la défense; coupant cours aux ambitions matrimoniales de son cousin, elle lui avoue son amour pour Simon. Voyant qu'il n'a plus aucune chance d'épouser Fiamma, le jeune Italien s'éloigne. Le départ du Marquis provoque la colère du Comte et une explication entre le père et la fille: à demi-mot, dans le violent dialogue qui s'engage entre eux, perce à nouveau ce mystérieux secret*; Fiamma réaffirme à M. de Fougères son désir de ne pas se marier. Puis elle court chez Jeanne Féline se faire expliquer le départ de Simon qu'elle ne comprend que trop: prétextant son établissement comme avocat, Simon est parti car il croyait que Fiamma épouserait son cousin. Fiamma écrit une lettre à Simon que Jeanne est chargée de remettre à son fils. Sur cette lettre, quelques mots laconiques : « Simon, travaillez, Je vous aime » (p. 107) aiguisent son courage et l'entraînent à plaider avec enthousiasme si bien qu'il acquiert bientôt une solide réputation. Mais Fiamma se fait attendre, s'enferme dans le silence et bientôt dans un couvent*. Quatre années se passent ainsi, faites d'échanges de lettres de plus en plus rares. Simon, désespéré, se plonge avec acharnement dans le travail : « Alors ce que Fiamma avait prévu arriva. Il abandonna les rêves de l'amour, et (…) il se jeta tout à fait dans la vie active » (p. 118). De dépit, il veut épouser Bonne, amoureuse de lui depuis le début du roman, mais qu'il avait jusque là considérée comme une sœur. Bonne, cependant, ne se laisse pas séduire facilement: elle ne veut pas d'un mari amoureux d'une autre et elle espère l'union des deux êtres qu'elle chérit le plus au monde. Elle organise donc le retour de Fiamma et facilite les retrouvailles de ses deux amis qui se troublent à la vue l'un de l'autre. Maître Parquet s'en mêle, force les réticences de Fiamma qui s'obstine encore à refuser le mariage*, et croit avoir percé son secret* : le « vœu de pauvreté qu'elle a fait en entrant dans l'âge de raison » (p. 124); maintenant que Simon est riche, la jeune fille ne veut rien accepter qui pourrait laisser croire qu'elle veut l'épouser pour son argent*. Maître Parquet se charge de lever ses scrupules. On annonce, à la fin du conciliabule entre Fiamma et Maître Parquet, que Simon a disparu et que Jeanne Féline se trouve fort mal. C'est l'anniversaire des funérailles du frère de Jeanne, l'abbé Féline, dont la présence angélique flotte sur le roman depuis le début. Simon est allé lui rendre hommage à l'église; Fiamma s'y précipite, retrouve Simon : « Ils se dirent tout ce que, depuis cinq ans, ils renfermaient dans leur âme avec l'héroïsme de

la vertu » (p.129). Pendant ce temps, Maître Parquet est allé convaincre le comte de Fougères que Fiamma renonce à sa dot, que Simon est devenu riche et célèbre et qu'il accepte Fiamma sans fortune ; une ultime explication entre Fiamma et son père lève le secret de la sourde inimitié que Fiamma lui porte: on apprend que M. de Fougères s'est enrichi grâce à un « marché conclu avec un seigneur autrichien pour lui vendre [sa] femme » (p.148). Le bandit Carpaccio sauva la malheureuse alors qu'elle était sur le point d'être enlevée. De la « noble alliance » entre « Bianca Faliero de la race ducale de Venise*, et Dionigi Carpaccio, paysan* des Alpes et défenseur de la liberté » (*ibid.*), naquit Fiamma. Le comte, confondu par la honte, consent au mariage*, célébré, en même temps que celui de Bonne, dans l'église où Fiamma et Simon s'étaient avoué leur amour.

Commentaire: Bien que l'action du roman soit située dans les dernières années de la Restauration, l'intrigue se ressent des réalités socio-politiques* des années 35-36 où le roman a été écrit : les procès des insurgés du printemps 1834 battent leur plein, l'opposition républicaine commence à se réorganiser. À ce moment-là, s'ouvre pour G. Sand « une perspective nouvelle, la politique* » (*Histoire de ma vie**, 5e partie, chapitre VII), sous l'influence conjointe de Michel de Bourges* et de Lamennais*, tous deux rencontrés au cours du printemps 1835 et figurés dans le roman sous les traits de Simon et de l'abbé Féline. La narratrice dénonce, à travers certaines allusions du récit, la conversion des émigrés revenus d'exil au règne de l'argent*. M. de Fougères incarne cette mutation de manière grotesque: après avoir vendu sa femme à un autre, il considère sa fille comme un « fonds de commerce » (chapitre XI) non négligeable : « Ce qui fait la véritable puissance aujourd'hui, affirme-t-il, ce n'est pas le parchemin, c'est l'argent *» (chapitre IV). L'intérêt pour « la vie positive », peu compatible avec la morale aristocratique, met au jour le transfert des valeurs bourgeoises vers d'autres classes sociales, autrefois imperméables à toute considération matérielle.

Les paysans* eux-mêmes ne sont pas exempts de cette vision critique : les frères Mathieu, qui ont acquis le château* par la vente des Biens Nationaux, représentent le type même des paysans* parvenus et les vertus comparées des paysans* Marchois et Berrichons [voir **Berry**] révèlent des différences et des rivalités au sein même de cette couche de la population.

Ce sombre tableau de la société de la Restauration sous lequel on peut lire une critique ouverte de celle de la Monarchie de Juillet est cependant illuminé par des êtres d'exception ; Jeanne Féline, femme du peuple*, « vierge de toute corruption sociale », « illettrée sublime » (chapitre XII) donne tout son éclat moral au roman. Par elle, venue du fonds des âges, une sagesse immémoriale peut se transmettre aux générations futures et laisser espérer une régénération de l'humanité. La vision de la narratrice, plutôt ironique dans sa peinture sociale critique, s'enthousiasme de manière lyrique pour la « poétique naïveté » (chapitre II) de cette ardente républicaine, archétype de la vertu incarné par de nombreuses héroïnes sandiennes (Jeanne*, Consuelo*, et bien d'autres encore). La véritable noblesse s'est déplacée, au XIXe siècle, de l'aristocratie vers certaines figures du peuple*. Maître Parquet énonce ainsi la formule de cette nouvelle aristocratie : « « La noblesse est dans les sentiments de l'âme et non pas dans le sang des artères » (chapitre XVII). C'est aussi ce que croit profondément Fiamma

qui voue un respect quasi religieux à la mère de Simon. L'autre « pensée » du roman, liée à la première de manière très étroite, concerne le mariage*. Au moment où G. Sand plaide en séparation contre Casimir Dudevant*, dans des conditions très difficiles, *Simon* marque un tournant paradoxal dans la représentation du mariage*: premier d'une lignée de romans dont le dénouement est marqué par une issue heureuse, échappant ainsi à la fatalité du malheur amoureux que prescrivait les conventions du roman sentimental, *Simon* inaugure un type d'union fondée sur la générosité des cœurs* et la réciprocité des idées malgré l'obstacle que représente pour les deux amants la différence sociale. L'héroïne féminine, soucieuse avant tout de sa liberté, comme de la Liberté, ne consentira à se marier avec celui qu'elle a librement choisi que lorsqu'elle sera son égale et qu'elle aura fait de lui son égal. Fiamma, au risque de perdre celui qu'elle aime, s'enferme dans un couvent pendant quatre ans, pour estomper « la ligne chimérique qui les séparait» (chapitre V), pour laisser à Simon le temps de s'accomplir pleinement, en vertu d'une idée radicale de l'égalité. On le voit, la dimension critique gagne le récit et le discours laisse percer, au cœur même de l'histoire d'amour, un engagement qui contamine l'intrigue sentimentale sans pour autant l'altérer.

En effet, la dimension romanesque est toujours prédominante dans le roman: dans le paysage* lumineux et aride de la Marche, certaines scènes marquent le lecteur par leur beauté, comme celle du « coup de foudre » au soleil couchant: « C'est là que je t'ai vue pour la première fois, lui dit-il. Le soleil se couchait dans toute sa magnificence. Il t'embrasait, il t'inondait de ses reflets ardents […] tes yeux seuls t'illuminaient de leurs éclairs (chapitre XV) ou bien telle scène dans la chaumière de Jeanne Féline où les trois femmes forment un tableau biblique au soleil de midi qui confondra Simon en extase.

À la charnière d'autres textes majeurs, *Simon* inaugure donc une nouvelle lignée de romans où la politique* a sa place dans la fiction: elle modèle le comportement des personnages et règle leurs liens. À travers une nouvelle conception du mariage*, *Simon*, roman de transition entre les premiers romans et les romans socialistes des années 1840, met en scène un couple où l'écart social n'est plus une barrière irrémédiable. Mais au-delà de ces idées qui traversent le discours du roman, demeure, comme toujours chez G. Sand, la poésie de l'écriture romanesque.

Éditions: Le roman paraît dans *La Revue des Deux Mondes* les 15 janvier, 1er et 15 février 1836 – 1ère édition française en volume chez Félix Bonnaire et Victor Magen, Paris, 1836 - *Simon*, Michel Lévy frères, 1857, (dernière édition revue par l'auteur ; rééditions successives chez Lévy, puis Calmann-Lévy) - *Simon*, dans *Œuvres complètes*, t.31, [Reprod. en fac-sim.], Genève : Slatkine reprints, 1980 – *Simon*, éditon de Michèle Hecquet, éditions de l'Aurore, Grenoble, 1991 – *Simon*, édition de Béatrice Didier, collection « Fleuron », Slatkine, 1996 – *Simon*, édition de Catherine Mariette-Clot, *Oeuvres complètes de G. Sand*, Champion, 2009.

Édition de référence : Michèle Hecquet, 1991 [reprend le texte établi pour les éditions Michel Lévy frères, 1857].

Bibliographie: Béatrice Didier, « Simon » dans *G. Sand écrivain, « Un grand fleuve d'Amérique »*, Paris, P. U. F., « Écrivains », 1998, p. 177-181 - Michèle Hecquet, « *Jacques* et *Simon* : horizons italiens », *Présence de l'Italie dans l'œuvre de G. Sand*, Annarosa Poli éd., Moncalieri, C.E.R.V.I, « Bibliothèque du voyage en Italie », 2004, p.251-265 - Didier Loekx, *Genèse et signification de* Simon, Thèse de III cycle, ss la direction de Pierre Reboul, Lille III, 1983 - Anna Szabo, « À la recherche de sa voie dans un monde décentré. *Simon* de G. Sand », *La marginalité dans l'œuvre de G. Sand*, Clermont-Ferrand (19-22 juin 2007), actes à paraître.

Voir : Agoult (Marie d'); Argent; Bâtardise; Bourges (Michel de); Châteaux; Couvent ou rêve monastique; Dénouement; Filiation; Italie et Italiens; Lamennais; Mariage; Mésalliance; Peuple; Politique; Secret; Roman et Histoire; Venise.

[C. Mariette-Clot]

14 936 signes